

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Plus d'une fois, Mathieu fit rôtir un cuissot de chevreuil ou sauter un lapin, pendant que sa mère se contentait d'herbes bouillies, grandes dans son enclos. Il essaya souvent de la décider à partager ses repas, mais alors elle lui répondait avec une dignité singulière :

— Je ne te dénoncerai jamais, et je mourrais plutôt que de te livrer à la justice ; mais je ne prendrai point part à ton péché en profitant du gain que tu en retires.

Elle l'aimait quand même, de toutes les forces de son cœur déchiré ; elle priait pour lui, comme prient les mères pour le salut des enfants en perdition.

Quand elle le voyait sortir, le soir, pour aller dans les bois ramasser la bête prise au piège, elle pleurait sans doute, mais elle ne se résignait point à se coucher avant son retour. Assise devant un maigre feu, comptant les heures que lui sonnait l'horloge fêlée, elle redoutait sans cesse qu'un danger menaçât l'ingrat ; son cœur se soulevait soulagé, quand il rentrait harassé de fatigue, fourbu, trempé par la pluie ou gelé par les vents âpres. Madeleine soufflait alors le feu, apprêtait une boisson chaude ; lui, tout honteux devant cette bonté que rien ne lassait, trouvait un remerciement gauche qui causait à Madeleine une joie soudaine. Il l'aurait rappelé le passé, parler du père. Elle lui citait de lui des traits de bonté, d'héroïsme ; faisait de l'exemple du compagnon de sa vie la leçon du fils qui lui survivait. Et quand Mathieu serrait ses mains calleuses et ridées, quand il trouvait pour elle une bonne parole, Madeleine s'endormait pleine de confiance.

Hélas ! un matin, on dressa contre Mathieu le premier procès-verbal. Sa condamnation fut légère : on eut égard aux larmes de la mère, au souvenir d'honneur laissé par Pierre Cervier ; seulement, Mathieu fut prévenu qu'une récidive serait sévèrement punie. Il écouta les conseils, et entendit sa condamnation sans répondre. De cette heure seulement commençait sa haine contre la société. Il refusa de comprendre qu'il en bravait les lois, et qu'elle n'usait pas même de sévérité à son égard, pour se répéter qu'on allait le confondre avec des assassins et des voleurs durant le temps de sa peine.

Madeline alla le voir, le consola, lui porta toutes les douceurs qu'elle put dîner sur ses gains, obtint une promesse menteuse, et rentra chez elle, pour compter les jours qui devaient s'écouler avant le retour du fils prodigue.

Des camarades l'attendaient sur la route. Une orgie les rassembla, et la mère qui attendait, l'âme débordant d'indulgence, vit entrer chez elle un homme d'aspect effrayant, ivre, ensanglanté, titubant, un refrain obscène aux lèvres.

Il roula sur son lit, dont il ne défit pas même les couvertures, et cuva son vin jusqu'au lendemain. Quand il s'éveilla, le soleil était dans toute sa force. Mais les jours étaient courts encore. Mathieu fouilla dans les armoires vides sans trouver un morceau de pain. Madeleine avait dépensé ce qu'elle possédait pour aller le voir à Meaux, et lui acheter différents objets. Où trouver sa mère ? Il n'avait pas de quoi déjeuner et manquait de tabac.

Il descendit vers la rivière.

Elle coulait froide, unie, verdâtre, entre deux rives hautes qui s'aplanissaient dans une anse couverte de gravier et de coquilles. Les tireurs de sable avaient tant de fois déchargé là leurs bateaux, que cet endroit ressemblait à une petite grève. Les femmes du pays s'y réunissaient pour laver leur linge. Agenouillées dans une caisse de bois remplie de paille, un petit banc devant elles, à côté une brouette remplie de linge, des bouteilles d'eau de javel, les brosses et les battoirs, elles savonnaient, frappaient, rinçaient et tordaient chaque pièce, mêlant leur travail de médisances sur le compte des uns, de calomnies sur le compte des autres. Oh ! pour arranger la réputation du prochain, on renouvelait sans crainte le supplice de l'écartellement. L'engrenage mortel entraînait tout. Ni pitié, ni bonté. Tant pis pour ceux qui devaient souffrir. Il faut causer, n'est-ce pas ? Sans cela, ce serait vraiment trop rude de battre le linge et de couler la lessive. Les plaies secrètes des ménages s'étaient. On reprochait à celle-ci la paresse de son mari ; à celle-là la coquetterie de sa fille. Chaque frapement de battoir paraissait souligner une malice sanglante. Si la pauvre créature attaquée courbait la tête sans répondre, ne trouvant que des larmes à opposer à la méchanceté de ses voisines, c'en était fait pour jamais de son repos. Les pleurs n'inspiraient ni pitié ni res-

pect. Mais si, à son tour, elle répliquait, rendant blessure pour blessure, la galerie applaudissait, comptant les coups.

Madeline était d'autant moins ménagée que longtemps elle avait pu s'enorgueillir de son bonheur. Jamais son mari ne lui causa de peine, et tant qu'elle eut Mathieu dans ses bras, elle put espérer qu'il ressemblerait à son père. Comme tout cela se trouvait changé ! Chacun savait que son fils était le plus mauvais sujet du pays, et quand elle parut, roulant sa lourde brouette, plus d'un mot ironique et cruel la souffleta au passage.

Elle courba la tête, vaincue sans combattre, sachant qu'elle ne pouvait lutter contre ces cœurs mauvais et ces langues vipérines. L'échine ployée, la tête basse, elle frottait son linge régulièrement, le tordait, frappait du battoir, le secouait dans l'eau comme si aucune de ces paroles ne fût parvenue à ses oreilles ; mais de temps à autre sa main gercée par l'eau froide et le vent glacial essuyait une larme.

Pendant ce temps, on riait.

Dame ! la rivière est la rivière.

Les batteries de garçons, les bals de la Ferté, l'héritage de celle-ci, la ruine de celle-là : les langues avaient beau jeu. La veille les gendarmes étaient entrés dans une maison. Qu'y allaient-ils faire ? On parlait d'un gros scandale. Le juge de paix et le maire s'étaient rendus en voiture au Tillet, et ce père Branchôm avait été bien penaud en apprenant que son cheval n'avait pas le droit de brouter les branches de glycine du voisin. On attendait l'intendant de M. Vilhardouin, un vilain homme tout de même que cet Hercule Bourdin, dur au monde, et cent fois plus orgueilleux que son maître.

Une des femmes se souvenait de celui-ci. Elle l'avait vu cinq ans auparavant. C'était un beau jeune homme à l'allure fière, à la moustache blonde. Il vidait généreusement sa bourse dans la main des pauvres gens. N'était ce pas dommage qu'il n'habitât point le pays où il le fait valoir les ouvriers ?

Les propos s'échangeaient rapides, quand l'apparition de Mathieu glaça la parole sur les lèvres des javeuses. L'œil terne, hérissé, il s'avancait plus terrible que jamais, et brandissait son bâton d'épine d'un air de menace. Le regard qu'il jeta sur les femmes leur enleva toute idée de rire. Il alla droit à sa mère et lui dit d'une voix sourde :

— De l'argent, j'ai faim !

Tremblante, elle se leva. Il y eut dans ses prunelles ternies par les pleurs un rayon de joie subite. Elle le revoyait : c'était son fils, coupable et mauvais, mais son fils.

Sa mère fouilla dans sa poche : deux sous ! elle possédait deux sous.

Alors, se penchant vers la voisine la plus proche.

— Demain, je coule la lessive chez vous, dit-elle ; payez-moi ma journée d'avance, vous me rendrez grand service.

— Joli service, ma foi ! tes quarante sous payeront de l'eau-de-vie à ce mauvais sujet ; c'est conscience d'aider à ta ruine.

— Rosalie, sais-tu ce que deviendra ton enfant ? demanda Madeline.

La jeune femme tendit une pièce de deux francs à sa voisine.

— Merci, oui, merci !

Elle se souciait bien vraiment de son linge, maintenant, que Mathieu était revenu. Elle allait laisser là sa brouette, son coffre et son banc ; mais Mathieu eut honte, et il remonta le chemin en roulant la brouette. Madeleine acheta un pain, du lard, un litre de vin, et tous deux rentrèrent. Le repas fut vite préparé.

Madeline plaignait Mathieu tout en le blâmant. Le bonheur de le revoir arrêtait les reproches sur ses lèvres. Mais lui devenait sombre et paraissait songer à des choses mauvaises.

Madeline le laissa apaiser sa faim ; puis, quand il eut allumé sa pipe, tandis qu'il fumait hâtivement, avec une précaution évidente, elle lui dit :

— Mathieu, M. Versal, chez qui ton père travailla longtemps, vient d'acheter une carrière de pierre meulière, vas-y travailler. En souvenir de Pierre, tu seras bien reçu.

— Vraiment ! vous avez cru cela tout bonnement, vous ! En sortant de prison, je dois avoir l'âme pleine de repentir, et me jurer de ne jamais manger à la gamelle du gouvernement. Détrompez-vous, la mère. J'ai une vengeance à tirer, et je n'en ferai faute ; j'ai braconné, je braconnerai encore, et plus que jamais. Seulement il me faut un fusil, le garde a saisi le mien !

— Malheureux enfant, tu courras cette fois à ta perdition ; on te reprendra, et les récidivistes sont punis rudement.

— Je ne suis bon pour aucun autre métier, la mère. Je ne me trouve bien que dans les bois, pendant les nuits d'affût, libre, respirant l'air à pleins poumons, luttant de ruse avec la bête que je traque. Mes meilleurs repas sont ceux que je fais à un carrefour de forêt, quand une tranche de venaison grille sur les charbons d'un feu ardent. Celui qui tenterait de me faire adopter une autre vie perdrait son temps. N'essayez pas, ce serait inutile. Je sais bien que je vous fais de la peine, mais c'est plus fort que moi. . . . Et, tenez, si vous m'aimez . . .

— Si je t'aime